

# LIRE ET DIRE PAR NOS CORPS

Petite, le sentiment le plus violent que j'éprouve est l'injustice.

L'injustice que je ressens à la mort de ma maman mais aussi l'injustice sociale. Je ressens vite les inégalités sociales et économiques et cela me met en colère.

Nous vivons avec ma sœur et mon père en comptant chaque franc qui rentre et en cherchant les aides sociales. Je comprends très vite le stress des fins de mois, celui des démarches administratives complexes qu'il faut faire quand l'argent manque.

A 10 ans, je sais déjà qu'il y a plusieurs catégories de personnes, plusieurs classes sociales, et que nous ne faisons pas partie de la classe des riches. Mais j'ai aussi des rêves comme celui de faire des études et de devenir vétérinaire, ostéopathe puis architecte... Le métier pour m'échapper.

Mon père a toujours été sensible aux images et à l'esthétique, à ce que cela nous raconte. Il nous questionnait toujours sur les pubs, les tableaux, les photographies,

les aménagements urbains, et il les analysait. Je crois que c'est une des raisons qui expliquent pourquoi je suis attirée par les pratiques artistiques. En questionnant tout ça, il me permettait d'ouvrir une porte vers une perception plus intime, comme si je découvrais le sens caché des choses. Je suis toujours attentive aux images et à ce qu'elles produisent. Je suis convaincue qu'elles ont un impact sur notre manière de vivre et de comprendre le monde qui nous entoure. Je pense avec des images, mes raisonnements s'appuient sur des visuels, des cartes, des schémas.

Je m'oriente progressivement vers des études d'art malgré mes doutes, notamment sur le fait que cette voie soit utile socialement, utile pour le collectif. J'étais très sensible également au fait de me préparer à un métier qui me permette d'être bien payée, travailler pour sortir d'une condition sociale. Et même si je ne suis plus aujourd'hui sous le joug de cette injonction à l'ascension sociale, je vois encore parfois mon parcours de vie et d'émancipation comme un chemin fait de cailloux sur lesquels je trébucher, fait de marches que je gravis, de chutes et de rencontres qui changent ma trajectoire.

Je tente le concours d'architecture que je réussis, mais les doutes sont trop forts et j'opte

pour un cursus plus court car j'ai conscience que ma famille ne pourra pas financer des études longues. Je choisis donc une remise à niveau d'art appliqué dans l'idée de postuler ensuite dans une école de scénographie. Mais je comprends aussi que ça n'est pas pour moi : penser des packagings de produits de consommation ou bien entrer dans le monde du design m'est impossible, un écart trop grand avec les valeurs que je sens au fond de moi. Par ailleurs, mes charges matérielles, notamment de logement, sont trop importantes et l'école de scénographie à laquelle je songe rallonge la durée de mes études de cinq années minimum. Je n'ai pas les moyens financiers d'aller au bout. J'en conclus à l'époque que ce sont « les études » de manière générale qui ne sont pas pour moi, qu'elles soient longues ou courtes. Je dois travailler. Cela génère en moi un profond sentiment d'injustice.

À cette même période, je découvre aussi, via les petits boulots que je fais et dans mes relations affectives, dont celles de couple, qu'il y a des rapports de domination liés au genre. Je n'avais pas conscience de cela avant. Avec mon environnement et ma construction familiale, mon père, ma sœur, mes potes garçons, je ne me sentais pas construite comme une « fille ». Et

# LA VILLE

le monde du travail comme celui des relations intimes me l'ont bien rappelé.

C'est à ce moment-là de ma vie que je me politise. Je choisis de mettre mon énergie et ma créativité au service de l'animation sociale et culturelle. Je vais à la rencontre de quartiers dits « populaires », moi, fille d'ouvrier des zones périurbaines. J'ai des pratiques d'animation de rue autour des jeux en bois et des ateliers de construction. Les inégalités me sautent aux yeux et aux tripes. Je veux comprendre et je veux croire en la rencontre des mondes. Je découvre l'analyse de pratique et travaille plus sur mes expériences qu'avec des concepts théoriques.

J'ai enfin la possibilité de me faire financer une formation par un organisme. J'entre en DUT carrières sociales. J'y éprouve l'envie de réapprendre à écrire, à réfléchir et tente de comprendre le monde non pas seule mais accompagnée dans un cursus scolaire. Ce sont deux années de revanche face à tout ce qui m'avait empêchée de faire des études. J'apprends, je m'insurge contre les rapports de domination socialement construits et je trouve très vite un lien entre l'art et les études. Mon sujet de mémoire de DUT porte sur l'animation dans l'espace public, à la recherche d'un renouveau subversif de l'éducation populaire. Je découvre l'histoire



de l'animation et saisis le mouvement d'institutionnalisation de ce qui était à la base un mouvement émancipateur. Je découvre le théâtre de l'opprimé, qui reprend cette idée de transversalité de l'art et de la transformation sociale. Je suis alors dans un collectif de personnes sensibles à ces questions et nous décidons de monter une Cie au sein de laquelle je m'arme, tant dans mon corps que dans mon esprit et dans mes propos.

Nous créons un spectacle de théâtre forum : *Hors de ses bras ; amour et violence*. Ayant moi-même subi des violences conjugales, je comprends la force de l'art comme vecteur d'émancipation personnelle et collective face à cette situation d'oppression. C'est en partie grâce au processus de création et aux représentations que je peux dire « J'en ai fini avec les violences conjugales » (enfin pour l'instant !).

Ma conclusion de l'époque, c'est que le théâtre forum est une manière d'ouvrir un « espace public » au service de la transformation sociale.

Même si depuis le lycée je suis attirée par l'art dans la rue ce n'est que progressivement, au fil de mes expériences, que je fais des liens entre les théories de l'espace public, la rue et le fait d'agir dans la rue. J'appelle ça « espace public » à l'époque, même si ce sont des termes que je n'utiliserais plus aujourd'hui car ils donnent l'illusion d'une égalité entre les gens, là où je ne vois que des inégalités. Je parlerais plus aujourd'hui de « lieux communs ». Mais j'ai toujours vissé au corps ce désir d'y dévoiler, par l'intervention artistique, les rapports de domination qui existent.

« Je m'arme, tant dans mon corps que dans mon esprit »

artistique. C'est avec cette idée que je me rapproche de chercheuses en sciences humaines et en géographie et que je m'investis dans un projet workshop de « corps pensant » (penser par la performance de nos corps). « Performer », vient de *performar*, qui veut dire « pour former » ; c'est donner forme à nos analyses et nos vécus, à nos imaginaires par nos corps. L'idée c'est de s'offrir cela dans un quotidien afin de proposer aux passant·es de faire un pas de côté sur nos usages. Nos corps pensent, ressentent, agissent.

Il m'est difficile d'entendre de la part de mes copain·es : « C'est nul, j'ai rien compris, encore un truc pour les bourges ». Comme si une porte se fermait devant iels alors qu'en discutant, il s'avère clair qu'iels ont ressenti de nombreuses émotions. Tenter d'accéder à une autre compréhension par l'émotionnel est une des clés de la démarche artistique.

L'intelligence émotionnelle est en chacun·e de nous. Elle (se) nourrit (de) nos vécus. Nous devons nous sentir légitimes pour parler de ce que nous avons éprouvé. La proximité entre ce qui est ressenti et ce à quoi cela renvoie en nous n'est pas toujours consciente et vient complexifier le message proposé par l'artiste. Les élites ont bien compris que la production artistique est une force. Elles s'en réservent la compréhension et se placent ainsi au-dessus, en expertes. Nous, nous l'intégrons et finissons par accepter que cela n'est pas pour nous, que cela est bourgeois. Mais c'est un espace que je ne veux pas leur laisser.

Je m'ennuie quand je vais voir un spectacle de clown « politique » où on ne me laisse aucune place pour ressentir, éprouver, réfléchir. On me dit : « Le problème c'est ça, le discours politique à tenir c'est ça... ». Et même si je suis d'accord avec les idées, cela me dicte quelque chose et me prive de mes propres ressources pour imaginer le monde.

Avec la Compagnie Ru'elles, on propose donc différentes formes d'interventions artistiques dans ces lieux communs, avec une démarche qui s'affine et qui explore cette idée.

Il y a eu, par exemple, cette performance proposée dans le quartier Chorier-Berriat. C'est une immersion artistique et d'exploration urbaine au sein du quartier Chorier-Berriat-Europole. Celle-ci était ouverte à toute personne désireuse d'être immergée pendant dix jours avec chercheuses, artistes et habitant·es. Il s'agissait de questionner ce quartier par l'axe du droit à la ville. Nous nous sommes finalement retrouvées entre femmes blanches qui avaient un vécu dans ce quartier aujourd'hui en pleine phase de gentrification. Le secteur I de la ville comporte en effet des quartiers

**« Nos corps pensent, ressentent, agissent »**

extrêmement opposés : de par leurs populations, leurs usages, leur histoire. Et ce sont ces frontières du quartier qui nous ont intéressées : un quartier chargé d'histoires, notamment celles de prolétaires, d'ouvrier·es souvent issues de l'immigration, accolé à un « nouveau » quartier, créé il y a une génération pour des entreprises et des institutions ouvertes le jour, fermées le soir, les week-ends. Il existe bien une frontière entre ces deux quartiers : elle est dans nos ressentis mais aussi symbolique, sociale, architecturale et économique.

Pour aborder ces questions, nous avons cherché des outils qui nous permettaient de nous mettre à l'écoute des personnes, interagissant dans des situations concrètes, dans un paysage urbain spécifique pour questionner ainsi nos usages de cet espace. Un programme a d'abord été co-construit : dérives, rituels, lectures partagées, écriture et construction d'une performance.

## LE RITUEL

Le rituel consistait à construire une critique du quartier administratif et d'affaires en rendant visibles les absurdités. Tous les jours, à la même heure, nous entrions dans des personnages devant le tribunal du quartier Europole.

- Une personne en costard faisant la manche sur les marches du tribunal et qui disait : « je suis rentré·e par la grande porte, ils m'ont sorti·e par l'issue de secours ».

## LES DÉRIVES

Explorer ces deux quartiers (Europole et Saint-Bruno) par une dérive collective : cela veut dire que nous nous sommes plongées dans le quartier en niant nos raisons habituelles de nous y déplacer et en étant attentives à ce qui nous entourait, aux frontières, aux zones de tourbillon, aux flux et à de nombreux détails qui disparaissent dans notre quotidien, quand on y vit (ce qui est mon cas).

C'est comme un exercice de réappropriation de son quartier.

Dans un deuxième temps, nous avons choisi de retranscrire cette expérience par la construction d'affiches, à partir de photos prises lors de la dérive et détournées à notre guise, confrontant ainsi nos imaginaires à ces espaces traversés.



- Une personne nettoyant les marches de l'immense place moderne cinq à six fois par jour, équipée d'un pulvérisateur et de ses chiffons, apposant sur les marches, la date, l'heure de fin et sa signature une fois la tâche réalisée.

- Une personne assise toujours au même endroit lisant le journal et filmant le rituel.

- Une personne descendant les marches du tribunal faisant tomber tous les jours à la même heure un gros dossier qu'elle tenait dans les mains, laissant ainsi s'envoler ses papiers sur toute la place. Cet incident mettait systématiquement en action des passant·es qui tentaient de l'aider à récupérer les papiers.



C'est ce personnage qui finissait chaque jour son rituel en se lançant dans un numéro clownesque de danse avec le mobilier urbain, sortant finalement de son attaché-case une nappe à carreaux rouges qu'il portait comme une cape.

Chaque rituel se terminait par un casse-croûte sur cette nappe à carreaux, au centre de cette immense place Europole. Les convives, en costard-cravate, s'installaient pour manger là où d'ordinaire on passe, circule, sans jamais s'arrêter.

Cela a permis de déclencher de nombreuses discussions avec des passant·es et employé·es des bureaux environnants. Le rituel et toutes nos actions de rue sont accompagnées, soutenues par des personnes dont le rôle est d'aller vers les gens, d'accueillir les paroles et d'interagir avec les passant·es. Ce sont les déclencheur·euses de paroles qui vont garder les traces de ce qui va se raconter.

« Ce que vous faites là, c'est exactement comme mon métier, ça ne sert à rien ! J'arrive au boulot, et y a même pas de sens, je souffre de cela car franchement je passe ma vie à ça... Ça ressemble à quoi ma vie ? »

« C'est malheureux, je suis désolé pour votre licenciement, en tout cas vous êtes bien charmante, courage, vous allez retrouver du travail »

« La galère si un jour ça m'arrive, je me fais directement virer... »

## LES LECTURES PARTAGÉES INATTENDUE PERFORMANCE

En parallèle de ces rendez-vous, nous avons les apports théoriques de Lisè Landrin sur les questions de géographie qui nous arrivaient au gré de discussions, de lectures partagées. En tant que chercheuse, elle a écrit sur cette expérience et tenté de formuler certains contours du travail réalisé par Ru'elles. Pour nous, ces apports venaient se placer dans une certaine horizontalité avec nos savoirs d'expérience. Il n'y avait pas de supériorité du savoir scientifique mais plutôt un partage, et ce d'autant plus que chercheuse ou pas, tout le monde expérimentait le dispositif.



À la fin de la semaine, nous avons inventé une performance qui pouvait se produire dans différents endroits de la ville sous la forme d'une déambulation. Le pitch, ce sont des hommes et des femmes d'affaires qui se déplacent puis s'immobilisent, se livrent à une compétition corporelle sans merci, chutent au ralenti, scandent des citations réelles des maîtres du monde d'aujourd'hui puis disparaissent progressivement dans l'eau d'un bassin.

Nous commençons par prendre dans le tram, toujours en costard, avec nos oreillettes, l'occasion de jouer de fausses discussions téléphoniques afin de dire de vraies citations de puissants de ce monde. Là, il y a eu de nombreuses réactions :

- des réponses vives aux propos : « vous prenez bien assez de place, fermez-là ! »
- d'autres ne s'autorisaient pas à intervenir verbalement, mais leurs corps parlaient en nous tournant le dos, en posant sur nous des regards insistants, en échangeant avec d'autres sur ce qui se passait...

Pour moi, c'était un pas vers une critique du droit à la ville. La performance offrait un espace de réaction face cette classe de pouvoir fortement présente dans la ville.

La fin de cette *Inattendue Performance* au parc Saint-Bruno fut un très beau final. Il y avait en effet un bassin d'eau où nous avons pu entrer et disparaître. Les personnages étant trop absorbés par leurs discours et leur rôle à tenir, c'était comme s'ils ne se rendaient compte de rien, jusqu'à finalement se faire rattraper par la réalité. Les corps trempés, quasi totalement immergés, ne laissant plus qu'à la surface les mallettes tenues à bout de bras.

Hormis le fait que les costards-cravate ne courent pas les rues sur cette place, les personnes qui ont regardé cette scène ont souvent été très surprises et touchées par l'image que cela fabriquait. Une personne s'est arrêtée pour dire qu'elle y reconnaissait totalement sa vie, se livrant à une personne extérieure, déclencheuse de parole : immigré italien, l'administratif qui lui avait toujours pesé, sans le sous pendant longtemps... Ce qu'il voyait dans la mallette, c'est que la thune allait survivre aux humains. La thune resterait, les papiers avec, mais l'humain serait bientôt mort là-dessous.

Cette résidence nous a changées. Cela nous a donné envie de poursuivre l'aventure et de partir en création sur l'axe de la production de la ville, d'interroger les grands projets d'urbanistes qui fabriquent la ville et tentent d'organiser nos vies, comment iels conceptualisent des espaces à partir de leurs idéologies. En résumé, comment iels essaient de contrôler la ville sans nous, pour nous.

Étant persuadé·es que le vivant est toujours plus fort que le plan, nous voulons proposer une critique de

l'urbanisme. Le geste artistique permet de prendre le temps de s'arrêter pour regarder la ville, nos usages. C'est une façon de se demander pourquoi, comment et pour qui nos villes sont produites. Qui a le droit à la ville ? Comment nos usages sont dictés par un modèle ? De quoi est fait ce quotidien qui efface, inhibe nos perceptions et nos ressentis ?

Prendre la rue de cette façon, c'est pour moi faire un pas vers la transformation sociale. Nous n'y allons pas avec une théorie, ni même avec un tract (ce n'est en effet pas dans ce contexte que je l'utilise). Mais nous y allons avec nos corps, ce que nous sommes, ce que nous sommes en capacité de ressentir et de voir, ce que nous renvoyons... C'est aussi en développant une forme d'écoute à tout ça qu'on parvient à agir.

Je propose un cadre où l'expression individuelle et collective est possible et où on vient questionner nos représentations sociales, nos aliénations, nos rapports de domination. Une fois que des personnes se sont autorisées à dire et vivre des choses dans la rue, cette dernière prend un autre sens, et n'est plus seulement un espace de circulation, de craintes, ou d'utilités prescrites. Plein de participant·es sont venu·es me dire qu'ils s'étaient autorisés à intervenir, réagir, s'exprimer dans cet espace alors que ça ne leur serait pas venu à l'esprit avant. C'est comme une reprise de pouvoir sur cette ville aménagée, pensée pour nous et sans nous. Je pars du principe que nous sommes difficilement sujets des expériences qu'elle nous impose. En fait, nous vivons tellement d'expériences au quotidien, imposées par le cadre

## « La thune restera, les papiers avec »

de la ville, qu'on n'est plus capable de les conscientiser, de les digérer et donc de les transmettre. On est gavé de choses vécues, éprouvées, subies, tous les jours, mais nous n'avons pas le temps ni l'occasion de faire de ces choses de vraies expériences de vie. Nous n'avons plus le temps de ressentir, de regarder et de mettre en critique l'aliénation de nos vies quotidiennes. Nous n'arrivons pas à trier les informations, nous devenons imperméables aux détails, aux indices qui nous entourent. Nos corps subissent, s'adaptent, souffrent, s'arrangent avec les injonctions de la ville fabriquée au final pour une catégorie de sa population. Alors, dans les espaces temps que nous créons avec les « dérives », « les rituels », « les cartes sensibles », nous nous offrons un temps et un espace pour un voyage et une expérience de la critique. Et c'est tout cela qu'on pourra transmettre après. C'est un pas de côté par rapport à l'usage touristique et consumériste de la ville. Nous prenons la rue avec des personnes qui n'ont pas l'habitude de jouer dans la rue, ni en manif... Nous tentons de subvertir la ville qui nous maintient dans un modèle capitaliste. Nous posons des questions. Nous n'apportons pas de réponses toutes faites. C'est une critique de la ville par une mise en mouvement de nos corps, de nos pensées, des pensées en collectif.